

## Petites histoires de grands murs...

par Janick Auberger

**D**onnez des cubes à un enfant, il va lever des murs, construire très haut, trop haut, jusqu'à ce que tout s'écroule dans un fracas de bois et des éclats de rire...  
Donnez des pierres à notre ancêtre Cro Magnon, il se fait casanier, cesse de nomadiser et élève de hauts murs pour protéger ses silos, comme à Jéricho... L'Assyrien sèche au soleil ses briques de terre, il érige des ziggourats immenses, pyramides, tours de Babel arrogantes pour des Hébreux restés nomades... Le mur est vieux comme l'homme, on l'a peut-être dans la peau, il protège, il est tanière de renard, barrage contre la nature, le monde, les autres, soi-même...

On sait qu'il est très laid, qu'il étouffe, isole, coupe du monde, qu'il ne devrait pas être là, qu'il va nous tomber sur la tête ; on l'insonorise pour qu'il soit pire encore, plus hermétique ; alors on l'apprivoise, on le décore, on comble tous les vides : il nous donne alors l'illusion du grand air, de l'ouverture sur le monde. Pyramides recouvertes mur à mur, villas pompéiennes hautes en couleurs, graffitis et tags dignes de musées, publicités mangeuses de regards, églises byzantines surchargées, murales géantes de Rivera, de Chagall, fresques et trompe-l'œil de nos murs de villes, de Montréal à Toronto, de Québec à Lyon. On va même imaginer des murs végétaux, intérieurs, extérieurs, nouvelle lubie qui donne à nos vieux murs écroulés dévorés par les ronces, fougères et fleurs sauvages, une fraîcheur toute nostalgique. On élève un mur et on voudrait l'abattre... On construit et on fait comme si on ne le voyait pas, mur que je ne saurais voir, comme s'il était poussé tout seul, comme s'il n'était que sup-

port, tableau, fenêtre sur le monde alors qu'il en est le verrou...

Et ce ne sont là que gentils murs. Il en est de bien pires. Ceux qui mettent le dos au mur, le mur des Fédérés, des pelotons d'exécution. Tous les murs honteux, murs de la peur, murs qui piègent les barbares, muraille de Chine, mur d'Hadrien, mur de Berlin, mur israélien, murs états-uniens, murs qui enferment, murs des camps, des asiles, des pensionnats, des villes de riches, des propriétés privées, des prisons publiques, des couvents. Ces murs-ci enferment-ils ou protègent-ils ?... Tous les murs enferment et protègent ? ceux qui sont dehors ou dedans ? The Wall de Pink, qui le pousse à la folie... Le mur des Lamentations, sourd aux mots placés dans ses pierres... Le pire des murs, celui qui emmure Antigone condamnée de s'être dressée contre le tyran. Il faut dire que « dans la vraie vie », un tyran peut aussi être emmuré, comme Pausanias le fut, roi de Sparte, emmuré dans le temple d'Athéna et mort de faim en 469, ou un aventurier comme Cagliostro, quasiment emmuré dans une sorte de puits, *il pozzetto*, pour éviter toute évasion.

Mais on y tient, à ses murs. Quand Athènes perdit la guerre du Péloponnèse en 404 avant notre ère, on l'obligea à abattre elle-même ses remparts et ses « Longs Murs », symbole de sa puissance et protection de son commerce. Suprême humiliation imposée par les vainqueurs. Toute ville assiégée voit ses murs attaqués, elle sera, sans ses murs, déshabillée et violée. Que ce soit avec un bélier ou avec un cheval (de Troie), on passe outre. Et si on peut, on rase les murs : c'est comme si on rasait la ville.

Raser les murs, pas gai non plus... Bigre, quand on est au pied du mur, il est bien difficile de trouver la cohérence...

\* \*

\*

Recommençons. De quelque côté qu'on le prenne, le mur -- dans ses dimensions historiques -- se veut une barrière, radicale et même infranchissable. On veut figer l'espace et arrêter le temps, tracer un trait définitif. Le mur est fait pour durer, on met le paquet, on ne lésine pas : la muraille de Chine se voit à l'œil nu depuis l'espace, paraît-il, mur de Titans, supra humain, pire encore que le mur de Mycènes que les Grecs attribuaient déjà aux monstrueux Cyclopes, car comment imaginer que des hommes normaux aient pu entasser des pierres aussi énormes ? Un mur est plus qu'une montagne, plus efficace encore qu'une frontière naturelle : une montagne se laisse contourner, s'incline gentiment jusqu'au col, ménage toujours quelques passes hospitalières, comme le Khyber Pass entre l'Afghanistan et le Pakistan. Mais le mur n'a pas ces faiblesses, il se veut rempart infailible, presque toujours doublé de tours de guet, surveillé par les soldats en poste.

Quand on parle de ces constructions -- militaires ou politiques pour la plupart --, mur du *limes* romain, muraille de Chine, mur de Berlin, on garde, avec le recul simplificateur, l'idée d'un ouvrage total, parachevé en une fois, fruit du labeur ininterrompu de centaines ou de milliers de travailleurs pour tracer une frontière enfin parfaite et hermétique... Y eut-il cérémonie d'inauguration de ces murs avec bouteille de malvoisie, d'alcool de riz ou de bière de l'Est ? en tout cas le mur de Berlin, dans sa rapidité d'exécution (nuit du 12 au 13 août 1961), a cette dimension d'ouvrage total et monté en une fois par les maçons sur ordre du PC est-allemand, mur joliment appelé « mur de protection antifasciste » ou « mur de la Paix » et qui devait empêcher la fuite à l'Ouest de tous ces « déserteurs de la République ». Ce mur-là empêchait surtout de sortir. Même si le béton fut précédé d'un rideau de fils de fer barbelés, on est frappé par sa réalisation soudaine et immédiatement -- ou presque -- fonctionnelle. Le mur de Berlin -- petit bijou de mur dressé en quelques heures -- jette peut-être rétrospectivement un reflet déformé sur les autres,

comme si tous étaient ainsi magiquement sortis de terre, quasi instantanément, comme un Lego géant dressé devant l'ennemi par un puissant protecteur. En réalité, si l'on reprend leur histoire, ces autres murs ont tous été des morceaux rapiécés, construits, détruits et reconstruits en plusieurs fois et à plusieurs endroits, coupés-collés laborieux, pointillés plus que lignes continues, digues dévoreuses d'énergie mais que le flot humain, voire un mince filet, a toujours réussi à infiltrer... Ce qui les rend *a posteriori* plus fragiles et moins impressionnants au jugement humain. Ce qui en reste est bien sûr savamment entretenu, curiosité touristique devant laquelle on se fait photographe comme devant une œuvre d'art. On en oublie sa fonction première. On va même « rafraîchir » ce qui reste du mur de Berlin qui fut si meurtrier, l'« East Side Gallery » de 1 306 m de long, couvert de fresques de 118 artistes de 22 pays différents. On y reviendra... Mais pensons au mur d'Hadrien, fleuron du tourisme écossais, ou à la muraille de Chine qui sert de décor très « tendance » aux défilés de mode...

Le *limes* romain par exemple était une entreprise de fou... Le mur d'Hadrien est resté, et il a un petit air de route de province, dans ses méandres bucoliques à travers les landes de bruyère. Et pour cause, le sens premier de *limes* est chemin, rocade, et c'est bien de cela qu'il s'agissait. Cent vingt kilomètres d'est en ouest pour fermer la province de Bretagne, en pierre et en tourbe, 2 à 5 m de haut, 3 m de large, 14 petits forts pour assurer la surveillance et 80 tours, tous les kilomètres et demi, reliés par un chemin de ronde. Pour fermer ? Plutôt pour séparer les *Brigantes* de leurs voisins *Nantouae* et *Selgouae*, peuples turbulents qu'il s'agissait de diviser pour mieux régner. Un glacis, zone déboisée pour n'assurer aucune protection aux agresseurs, ainsi qu'un fossé, sans doute joliment hérissé de pieux taillés bien en pointe, complétaient le dispositif d'accueil. Ajoutez encore plusieurs fossés pour compliquer le parcours du combattant. Celui-là était apparemment fait pour empêcher d'entrer. Comme si cela ne suf-

fisait pas — et cela ne suffisait sans doute pas — 15 ans plus tard on en construisit un autre, le mur d'Antonin, encore plus au nord, entre l'estuaire de la Clyde et celui de la Forth, là où l'Écosse se resserre jusqu'à s'étrangler. Il doublait la zone de sécurité. Pauvres Romains condamnés à tenir ces garnisons dans les landes nordiques, sous le crachin et le vent et sans piquette méditerranéenne pour se tenir le ventre chaud ! ils ne tinrent d'ailleurs pas longtemps et choisirent quelque temps après de redescendre sur le mur d'Hadrien...

Mais pour un mur d'Hadrien que l'on va photographier entre deux visites de châteaux hantés et de distilleries de whisky, combien d'autres murs pour délimiter l'empire aux quatre points cardinaux ? Car là réside la folie des murs : il en faut toujours plus, il en faudra toujours plus. L'Empire romain s'étendait de l'Espagne à l'Iran, de l'Écosse à l'Afrique, il jouait avec le Danube, s'enfonçait dans les Balkans, titillait les frontières de l'Inde. Imagine-t-on le mur qu'il faut pour encercler un tel empire et le mettre à l'abri ? Rien qu'en Écosse on en eut besoin de deux, alors imagine-t-on la mégalomanie, la paranoïa nécessaires pour enfin se sentir chez soi, emmuré dans son chez-soi ? Entreprise d'autant plus contestable — mais il est facile de le souligner après coup, que le ver était dans le fruit et le barbare dans le gâteau : Alaric, l'affreux Wisigoth célèbre pour avoir mis Rome à sac en 410, ne venait pas de l'extérieur mais avait une solide formation d'officier dans l'armée romaine, et c'est bel et bien à l'intérieur des murs que le danger était le plus grand. Alors pourquoi ces murs et ces chantiers de fous ? Loin de nous l'idée qu'ils étaient — ponctuellement — vains et inutiles. Mais le fait est que les Pictes, quand ils l'ont voulu, ont sauté comme cabris par-dessus le mur d'Hadrien au Ve siècle, et que ces murs n'empêchaient nullement les mutations de se faire, à l'intérieur même de l'Empire. Ironiquement, ces murs dressés contre les barbares protégeaient et favorisaient presque l'invasion barbare interne en empêchant les dits barbares de... ressortir. Devenus citoyens romains en 212 par l'édit de

Caracalla, les barbares de l'intérieur recevaient certes un statut, une protection contre plus barbares qu'eux, mais ils découvraient en même temps le gentil monde des taxes et des impôts en tous genres, l'inflation galopante, les réquisitions d'office et les problèmes de gestion d'un si grand territoire. De quoi éprouver des désirs de sécession, des envies de pouvoirs autonomes, de richesses mieux partagées. Être en cage, oui, à condition qu'elle soit dorée... et elle ne l'était pas pour tout le monde.

Et puis, en réalité, le mur était-il vraiment fait pour arrêter qui que ce fût ? les petits fortins saupoudrés tout du long protégeaient une maigre garnison d'une trentaine d'hommes entassés dans 18 m<sup>2</sup>, les tours d'observation ne pouvaient au mieux en abriter qu'une douzaine ! Comment espérer assurer la défense de la romanité avec de si maigres ressources ? Le mur d'Hadrien n'était pas un mur dans le sens qu'on donne au mot au XX<sup>e</sup> siècle, avec le mur de Berlin, ou au XXI<sup>e</sup>, avec le mur israélien. Il ne se voulait pas barrière infranchissable, il était sans doute avant tout une ligne de surveillance des territoires, un chemin de ronde qui exaltait le monde romain, orgueilleusement juché sur sa rocade pour regarder de haut ceux qui n'en étaient pas.

D'ailleurs, les murs édifiés à d'autres endroits, en Germanie puis plus à l'est vers le Danube, jusqu'aux Carpates, avaient à nouveau un petit côté voie de communication, ligne défensive certes, mais surtout marqueurs de territoire, avec des fortins en pointillés. *Idem* en Orient, vers l'Euphrate. *Idem* en Syrie, en Arabie, en Afrique. Ils fermaient peut-être l'empire, mais sans chercher l'étanchéité, ils servaient surtout à marquer le territoire de l'État, l'universalisme civique, social et culturel qui s'épanouissait à l'intérieur de ces limites concrètement tracées. « Vous avez donné à votre cité des dimensions grandioses... il n'est nul besoin de garnisons qui tiennent les acropoles », disait Aelius Aristide dans son discours *En l'honneur de Rome* ; le mur marquait le territoire harmo-

nieux et cohérent de la cité à la dimension du monde, ou presque. Regardez-nous, vous qui bavez à l'extérieur du mur : nous sommes beaux, forts, riches, puissants. Vous êtes pouilleux, sales et incultes. Si vous entrez — et vous le pouvez —, devenez comme nous. Ou bien restez dehors... C'était dans l'ordre du monde...

La muraille de Chine lui ressemble. Longue de 6 700 km, ponctuée de tours de guet et de bastions tous les 100 mètres. Sauf que la Chine a la manie des murs, depuis toujours. Villes fortifiées, murs pour se défendre des autres, compatriotes ou étrangers. Dès le XXI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les propriétaires se protégeaient des séditions d'esclaves derrière des remparts de terre surmontés de tours de garde. Vers 500, à l'époque des Royaumes combattants, les principautés du Nord se protégeaient les unes des autres et s'abritaient des nomades menaçants. C'est le Premier empereur, celui des 8 000 soldats d'argile, Qin Shi Huangdi, qui commença entre 221 et 206 la si célèbre muraille. Et les dynasties suivantes continuèrent le travail, dynastie Han, dynastie Wei, Qi, Sui, Liao, Jin, etc. Chacune assumant un nouveau tronçon. Tout cela entre le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et 1598, date qui marque à peu près l'achèvement de La barrière. Mur en terre, en bois, en pisé, en bauge, en graviers entassés, en brique, en mortier, en pierre. Avant d'être la Grande Muraille, ce fut une série de murs disjoints, repris, renforcés, complétés de siècle en siècle. Là encore, il s'agissait de se protéger des « barbares » du nord, certes, nomades et Mongols menaçants. Mais la Muraille n'a jamais suffi à la tâche et n'a jamais empêché les intrus déterminés à entrer et les Chinois le savaient. Les Mongols aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles ont tranquillement envahi la Chine du Nord et bien d'autres les suivirent, dont Gengis Khan en 1215, d'autres Mongols en 1552 et encore plus tard. Et il y avait des portes, des passes qui filtraient les flux migratoires. Sous les Ming il y en avait des milliers. Alors à quoi bon une muraille ? Les Chinois avaient la sagesse de lui faire remplir d'autres usages. Elle protégea la route de la soie,

dans ses débuts. Elle permit aussi aux paysans de défricher de nouvelles terres et de nouvelles régions, dans un nord qui n'était que peu peuplé par rapport aux riches plaines du sud. Elle permit de développer un commerce très lucratif avec ses milliers de soldats en garnison qui n'avaient d'autre chose à faire que consommer. D'autant plus qu'ils y vivaient de façon permanente, avec femmes et enfants. On dit que sous les Ming un million de soldats y étaient stationnés. Les maisons accolées aux bastions transformaient l'ensemble en véritables petites villes. On la décorait de fresques, on la gravait de bas-reliefs, elle permettait même d'envoyer les informations à toute vitesse d'un bout à l'autre de la Chine grâce aux signaux de fumée. Bref, la muraille de Chine était un milieu vivant, habité, pas seulement voué à exclure et à s'enfermer, mais à jouer sur les frontières et à exploiter le territoire jusqu'à ses extrêmes limites. Est-ce pour cette raison qu'elle eut le droit de figurer sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO ? elle y est inscrite depuis 1987, faisant oublier les milliers d'hommes qui sont morts de faim et d'épuisement pour qu'elle puisse défier le temps.

Et la ligne Maginot ? On consacra 10 ans, entre 1930 et 1940, à continuer l'œuvre de Vauban et de tous ceux qui lui succédèrent jusqu'à la Première Guerre mondiale. Deux cents kilomètres de mécano pour adultes, de la Moselle à la frontière suisse, blocs, cloches et tourelles saugrenues et cuirassées sortant de terre, relayés par les ouvrages de la Ligne alpine pour boucher les cols et les sorties des vallées : il fallait se protéger contre la république de Weimar et le fascisme italien, empêcher une attaque surprise et protéger les bassins industriels et les mines d'Alsace et de Lorraine. Mais là, pour la première fois, on se fit discret : contrairement aux murs précédents qui se dressaient avec morgue, on cacha l'essentiel sous terre et on se la joua invisible. Les galeries dissimulent casernes, cuisines, infirmeries, magasins d'armement et centrales électriques, et n'émergent comme d'énormes yeux de scarabées géants que les entrées et les

blocs de combat. C'est toute une vie, là aussi, qui devait vibrer sous terre, ne laissant dépasser que les ouvrages d'artilleries comme d'incongrues taupinières de béton perdues dans la nature. Incognito ou croyant l'être. Mais on sait ce que fut leur efficacité en 1940 : il suffisait de contourner ce mur et d'utiliser la trop fameuse « percée de Sedan ». Il suffisait d'y penser. « Ils » y ont pensé ! Rideau et *no comment*.

Au moins, ce mur-là ne s'élevait pas dans l'illusion d'arrêter l'ennemi.

Force est de constater que nos murs plus contemporains n'ont pas cette humilité, cette vie ni cette imagination. Le mur de Berlin, gris et laid, en vulgaire béton, se voulait étanche, exclusivement voué à dresser un obstacle et il tua brutalement les audacieux. Barrer la route était sa seule fonction. On lui fit beaucoup (trop ?) d'honneur en le transformant en œuvre d'art. Et l'on continue, puisqu'on rafraîchit ce musée à ciel ouvert que sont devenus ses derniers tronçons. C'était peut-être la seule façon de le supporter, de le regarder en face, manière métaphorique de l'abattre, manière illusoire de le nier. Hommage rendu alors à ceux et celles qui l'ont ainsi maquillé. Peut-être. Mais le meilleur maquillage était encore sa destruction. Et le mur n'eut qu'un temps. Il s'écroula dans l'allégresse générale.

Les murs qui s'élèvent actuellement n'ont pas compris la leçon. Aucune humilité, aucune imagination, la certitude imbécile qu'un mur va arrêter le cours de l'histoire. Arrogance et chimère que ces palissades laides à pleurer qui pensent pouvoir barrer l'avenir, suspendre le temps. Le mur que les États-Unis élèvent sur la frontière du Mexique, depuis 2006 et avec la décision du Sénat qui approuva la loi du *Secure Fence Act*, apparaît bien illusoire. Le Mexique est le deuxième partenaire commercial des États-Unis, il est membre de l'Aléna, mais le « libre-échange » a des limites. Oui au pétrole, aux ressources minières, à la main-d'œuvre corvéable, venez cueillir nos fruits pour un salaire de misère, mais rentrez en-

suite chez vous... Les balles « dum-dum » des gardes-frontière, la fournaise du désert de l'Arizona tuaient déjà, désormais on fera mieux : cinq mètres de haut sur 1 200 km, barres d'acier comme en prison, pans de mur en béton et barbelés, caméras high-tech à infrarouge, 18 000 gardes-frontière et des vigiles privés et zélés qui se font un devoir de refouler le barbare mexicain, senseurs terrestres et dernières technologies en matière de surveillance (des drones, par exemple, habituellement utilisés dans des conflits), et pourtant le mur est déjà détourné chaque jour, les refoulés d'hier recommencent aujourd'hui et recommenceront demain. Des dizaines de paires d'yeux guettent la faille et finissent par la trouver, s'ils n'y laissent pas leur vie... Alors à quoi bon dépenser la bagatelle de 8 milliards de dollars pour un mur qui n'empêchera jamais les clandestins et qui tuera des centaines de désespérés par an ?

Le mur d'Israël, « mur de sécurité », avec ses 622 km prévus, trois fois plus haut et deux fois plus large que le mur de Berlin, qui coûte plus d'un million de dollars le kilomètre, est encore fait sur le même modèle déprimant : parois de béton, tours de contrôle tous les 300 m, tranchées profondes et fils barbelés... Mais c'est encore un autre cas de figure : celui-là est illégal, décidé unilatéralement et condamné par la Cour internationale de justice le 9 juillet 2004, deux ans après le début du chantier en 2002. Non content de séparer les uns des autres, le mur a visiblement d'autres enjeux que dessine très bien son tracé : il permet d'annexer du territoire et de multiplier les colonies sauvages sur la base « *ce qui est construit aujourd'hui, nous le garderons demain* ». Loin de suivre la « ligne verte » qui eût pu jeter une frontière entre les uns et les autres, il s'enfonce outrageusement et sans vergogne en territoire palestinien afin d'englober de nouvelles zones de colonisation israélienne et asphyxier économiquement les Palestiniens enfermés, privés désormais de leurs terres fertiles et des accès aux puits. De l'avis général et aux yeux de la Cour, la construction d'un mur n'était pas le seul moyen de

protection à la disposition d'Israël et il n'a pas lieu d'être. Même si le prétexte initial était celui-là. Il est une mainmise sur le sol pour les uns, une prison pour les autres, un encerclement pur et simple de la Cisjordanie — qu'au demeurant il ampute de quelques hectares encore —, une façon de s'emparer des terres sous couvert de sécurité.

Le mur est donc toujours autre chose que ce qu'il feint d'être. Un mur peut en cacher un autre... Mur orgueilleux traçant les frontières de la civilisation, véritable écrin pour un empire fier de sa réussite, ruban qui protège le cadeau précieux, ou bien muraille grouillante de vie et riche d'intérêt commercial, les murs antiques savaient qu'ils ne pouvaient pas fermer les portes et arrêter les flux ; aussi servaient-ils à bien d'autres fins et, grâce à eux, on faisait d'une pierre deux coups. Leur portée symbolique valait largement leur usage concret. Les murs les plus récents sont, à côté, d'une simplicité, d'une absurdité, d'une bêtise et d'une hypocrisie sans nom. Le mur qui sépare les États-Unis du Mexique est construit en plein désert par cette même main-d'œuvre bon marché qu'on veut refouler. Peut-on imaginer pareil cynisme ? Mais ce qu'oublient leurs promoteurs, c'est qu'aucun mur n'a jamais arrêté le dépassement. On fait toujours le mur. On va toujours au-delà, on le franchit, on le dépasse, on le contourne, on le démode, on finira par l'abattre... Toute tentative de figement est vaine. Il y aura toujours sept trompettes pour le faire tomber en poussière...

Ce qui laisse penser que le mur israélien sera lui aussi surpassé, contourné.

À l'heure de la mondialisation et d'Internet, c'est le moins qu'on puisse espérer.

Mais à quel prix ?



Photo : Gilles Gobeil